



Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

1 | 2003

State of the Union

Droit de réponse

Christine Desafy-Grignard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/1156>

ISSN : 1765-2766

Éditeur

AFEA

Référence électronique

Christine Desafy-Grignard, « Droit de réponse », *Transatlantica* [En ligne], 1 | 2003, mis en ligne le 16 novembre 2006, consulté le 05 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/1156>

Ce document a été généré automatiquement le 5 mai 2019.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Droit de réponse

Christine Desafy-Grignard

NOTE DE L'ÉDITEUR

Ce droit de réponse fait suite au compte rendu par Trudy Bolter (Institut d'Etudes Politiques, Université Montesquieu-Bordeaux IV) de Christine DESAFY-GRIGNARD. *Arthur Miller : Une vie à l'œuvre*. Paris : Michel Houdiard Editeur, 2003. Il sera suivi d'une réponse de Mme Bolter.

- 1 La Revue *Transatlantica* a publié un compte rendu sur mon livre, *Arthur Miller, une vie à l'œuvre*, qui appelle certaines mises au point : j'utilise donc mon droit de réponse. Dire d'un livre de 426 pages qu'il est « inachevé », d'une seconde édition qu'elle « donne l'impression d'un premier jet mal corrigé », des notes qui occupent 21 pages — soit 6% du livre — qu'elles « sont trop rares (258 au total) et surtout incomplètes » tient du paradoxe et presque de la provocation ; parler de « profusion d'erreurs sur tous les plans » surtout sur celui de l'orthographe, probablement confondue avec la typographie, est une hyperbole déplacée, quand on sait que l'ouvrage contient plus de 180000 mots représentant environ 900000 signes ! S'agissant de Stanislavski, puisqu'il est cité, je concède que le mot « membre » est une extrapolation imprécise de l'influence que le célèbre russe eut sur Lee Strasberg et les méthodes du Group Theatre. Il eut été en effet plus juste d'écrire « membre de la communauté spirituelle du Group Theatre ».

Qualifier de « tronqué et de superficiel » le traitement que je fais d'auteurs contemporains de Miller — Odets, O'Neill, Williams — laisse entendre négligence voire ignorance de ma part, alors qu'il s'agit du choix concerté d'un auteur et de son éditeur d'alléger un ouvrage dont le sujet est vaste, ce genre d'étude parallèle trouvant mieux sa place dans une revue universitaire.¹ Pour l'opinion portée sur la discussion (134) du caractère tragique de *Salesman* « rapide, dénuée d'exemples, sans références » (comme le sont, paraît-il, d'autres développements qui ne sont pas mentionnés), je précise qu'il

s'agit là d'un choix personnel : privilégier l'éclairage socio-culturel, c'est à dire le contexte dans lequel cette « tragédie moderne » a été créée et reçue par les critiques de théâtre.

Ces remarques seraient recevables si elles faisaient partie d'un compte rendu exhaustif de mon livre, ce qui n'est pas le cas.

Je constate en effet que seul le paragraphe 1 du texte qui annonce la démarche du livre, fait office de compte rendu, quoique là encore, on ait oublié de signaler que « la navette » (puisque telle est l'expression employée) que j'effectue entre *Timebends* et l'œuvre cessant de fonctionner en 1987, je continue de rendre compte de la fécondité de l'écrivain² dans le dernier chapitre, *La fin d'un siècle et le début d'un autre* (339-377), sans le support biographique. En fait ce compte rendu ne concerne que quelques lignes des chapitres I, II (*La Judéité* et *Le Clan*) et de l'Epilogue qui traitent de la judéité de Miller : quatre paragraphes sur six sont consacrés à ces passages et le reste du livre est, au mieux survolé, au pire, ignoré, soit quelques 360 pages qui témoignent pourtant de l'homme de théâtre et de l'essayiste,³ du romancier et auteur de nouvelles,⁴ et de l'intellectuel engagé que continue d'être aujourd'hui Arthur Miller.

Dans les quatre paragraphes en question, certaines de mes expressions sont mises en vedette. L'ennui, je devrais dire, la malhonnêteté, c'est qu'on les a extraites du contexte, privées des citations qui les illustrent et qu'elles débouchent sur une exégèse tendancieuse qui leur donne une connotation péjorative loin de mon propos.

Ainsi p. 19, on accole le mot juif à celui de « caméléon » et on en fait « un stéréotype déplaisant, un raccourci paresseux, voire dangereux », alors que la phrase de mon livre est la suivante : « Miller attribue à ses antécédents son désir constant d'évolution, ce devenir perpétuel qui est un trait du caractère juif ; l'errance, source de souffrance, a développé chez le Juif la qualité du caméléon : une grande adaptabilité ».

On m'accuse (22) d'utiliser « sans nuance » le terme « éculé de Yiddish *mamma* » (un terme éculé perd peut-être de son originalité mais pas de sa véracité) mais on omet de citer la petite scène savoureuse d'humour, extraite de *La Pendule américaine*⁵ qui appelle ce terme (le jeune Sydney, qui a l'ambition de devenir compositeur, se bat, dans le contexte difficile de la Grande Dépression, avec sa mère qui, pour pouvoir payer le loyer de la famille, a décidé qu'il épouserait Doris, la fille de leur propriétaire, une boulangère !).

Dans l'Epilogue (380- 381), on me reproche « de manquer de rigueur », lorsque je m'attache à montrer que Miller est un auteur « juif ». Or , avec force d'exemples à l'appui (§ au bas de la p. 380), je fais la preuve (je me cite) que « l'identité juive de Miller s'est affirmée dans ses œuvres récentes où beaucoup de personnages sont juifs, le disent et le clament même bien haut ». Dommage que ces exemples ne soient pas cités. On me conteste l'expression « juif psychologique » (écrite entre guillemets, car elle n'est pas de moi), employée par Yosef Yerushalmi mais on omet de citer le portrait qui accompagne cette expression et la justifie : « il possède certains traits de caractère inaliénables : l'intellectualité et l'indépendance d'esprit, une exigence éthique et des normes morales

élevées ainsi qu'un souci de justice sociale/.../ Il est sensible d'une façon qui lui est particulière aux préjugés antisémites, il flotte dans une judéité indéfinissable mais pourtant réelle et s'oppose farouchement à toute tentative de la part de la société environnante de le définir contre sa volonté ».⁶ Appliquant au théâtre de Miller ce que David Sievers, dans les années 50,⁷ écrivait de celui d'Odets, (à savoir que c'est davantage par ses intuitions sur Freud que par le cadre de ses pièces, que Miller trahit sa judéité), on me concède que ce point de vue n'est pas inintéressant mais on déplore que je l'affaiblisse par « des formulations essentialistes et irréfléchies » en donnant comme exemple, une phrase « maladroite et regrettable parmi d'autres » (parce que j'y emploie le mot « dogme » pour la religion juive)⁸ mais qui, malheureusement, n'a rien à voir avec le jugement de Sievers !

« Last but not least », encore dans l'Epilogue (381), on me conteste l'appellation « d'écrivain religieux » et afin de mieux en montrer l'incongruité, on l'accorde, suivant le procédé précédemment dénoncé, à celle, habituelle donnée à Miller, de juif séculier. Là encore l'expression « écrivain religieux » n'est pas de moi (d'où mes guillemets), mais de Neil Carson⁹ et est reprise par Terry Otten,¹⁰ deux exégètes de Miller qui, eux, ne sont pas rebutés, par le paradoxe qui consiste à dire que Miller, vers la fin de sa vie, malgré son image et sa réputation de juif séculier, peut en effet être décrit comme un écrivain « religieux ». Une opinion que je partage mais que je ne revendique pas péremptoirement, puisque j'écris (381) : « On peut voir dans la manière dont Miller persiste à réaffirmer le « présent » du passé et dans la foi qu'il garde dans le pouvoir rédempteur de la tragédie, une manière de pallier le chaos dans lequel la mort de Dieu a laissé l'univers moderne. Dans cette optique et malgré son image de juif séculier et d'humaniste, on peut peut-être s'autoriser à parler de lui comme d'un écrivain religieux ».

En conclusion, cet article (que je suis contrainte d'appeler « compte rendu » faute de mieux) reflète le peu d'intérêt que la Recherche universitaire et le public français en général ont porté à l'œuvre d'Arthur Miller depuis les jours glorieux de *Salesman* et de *The Crucible*. On remarquera que seules ces deux pièces sont citées. Le silence qui est fait sur toutes les autres empêche de comprendre l'homme et l'évolution de son œuvre.

NOTES

1. Voir mes articles : « The modernity of Arthur Miller : the mutation of the tragic hero after Eugene O'Neill ». *Confluences VII*. Presses universitaires de Paris X-Nanterre, 1993. et « Judéité, Judaïsme et Psychanalyse chez Arthur Miller ». *Parcours judaïques*. Presses universitaires de Paris X-Nanterre, 1994.
2. *The Ride Down Mount Morgan* (1991) ; *The Last Yankee* (1993) *Broken Glass* (1994) ; *Mr Peters'Connections* (2000) ; *Plain girl, A Life* (1995).

3. Près de 30 pièces de théâtre publiées et jouées ; *The Theatre Essays* (1977), *Echoes down the Corridor* (2000), *Politics and the Art of Acting* (2001). Ces deux derniers ouvrages sont seulement cités dans mon livre.
 4. *Focus* (1945) , *The Misfits* (1957) , *The Collected short stories* (1967) , la novella, *Plain girl, a life* (1995).
 5. *The American Clock* , act I., pp. 37-38. London : Methuen, 1983.
 6. *Freud's Moses : Judaism Terminable and Interminable*. Yale University Press, 1991. *Le Moïse de Freud. Judaïsme terminable et interminable* : p. 41. Paris : Gallimard, 1993
 7. W.D. Sievers. *Freud on Broadway*. New York : Hermitage, 1955.
 8. Je ne suis pas théologienne, mais tout le monde aura compris que je considère le terme « dogme » dans son acception la plus large, celle du dictionnaire qui ne limite pas son usage au champ de la religion chrétienne.
 9. Neil Carson. *Arthur Miller* : p. 154. NewYork : Grove, 1982.
 10. Terry Otten. *The Temptation of Innocence in the Dramas of Arthur Miller*. Preface p. XII. University of Missouri Press. Columbia, Missouri, 2002.
-

INDEX

Thèmes : Comptes rendus